Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 12

Artikel: Christine Arnothy : "J'ai eu peur qu'on me vole ma vie"
Autor: Bofford, Jacques / Arnothy, Christine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828502

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Christine Arnothy

«J'ai eu peur qu'on me vole ma vie»

Le récit du siège de Budapest, alors qu'elle était petite fille, lui a valu la célébrité en tant qu'écrivain. Celle qui, à quinze ans, ne voulait pas mourir, aime toujours autant «embrasser la vie». C'est le titre de son dernier livre. Christine Arnothy y raconte sa plus grande passion... pour un homme.

Année 1954. Christine Arnothy vit à Bruxelles. Elle est mariée. Elle a une petite fille. Et elle veut devenir écrivain. Quelques années plus tôt, pendant le siège de Budapest, elle a écrit un récit autobiographique: *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir.* Elle apprend un jour que *Le Parisien libéré* organise un concours littéraire. Elle n'hésite pas. Elle envoie son manuscrit, remporte le Prix Vérité, rencontre Claude Bellanger, l'homme de sa vie, mais aussi le succès avec un best-seller mondial, et elle va réaliser ses rêves: devenir Française et écrivain, comme elle le raconte dans son dernier livre: *Embrasser la Vie.*

«J'ai décidé de raconter l'histoire d'un coup de foudre»

– Pourquoi ce livre, si longtemps après *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir?*

– Ce livre est venu dans ma vie presque par hasard. J'étais en train d'écrire un roman dont le sujet me passionnait. Je travaillais dans la bibliothèque et j'ai sorti deux photos de Claude Bellanger avec moi. En les regardant attentivement, je me suis dit: «Je vais enfin pouvoir vivre avec elles.» C'était pour moi comme un premier pas vers un équilibre retrouvé. Mais, un jour, l'une de ces photos a disparu. Je revenais d'un voyage trois jours plus tôt que prévu. Je suppose que la personne qui l'avait empruntée, sans doute pour la montrer, et qui devait la remettre à sa place, a eu peur et ne l'a pas fait. J'ai été bouleversée et j'ai pensé: «Si pendant que j'existe encore, on vole une parcelle de ma vie, qu'est-ce qui va arriver après?» Or, ma vie est intéressante et comme je suis la seule à la connaître, j'ai décidé de la raconter, d'écrire l'histoire d'un coup de foudre entre une jeune femme de vingt ans et un grand patron de presse de quarante-cinq ans et dix années de divorce dans une France archaïque, gérée par le Code Napoléon.

– Avant de rencontrer Claude Bellanger, n'envisagiez-vous pas d'aller vivre en Amérique?

– Oui, je voulais aller en Amérique et être un écrivain américain, parce que là-bas l'imagination n'est pas un crime comme en France. La France, c'est le pays des mémoires, des souvenirs de guerre et avec mes histoires dans lesquelles je remuais des idées, des idéologies, des passions, je pensais que je ne pouvais pas avoir en France la place à laquelle je pouvais prétendre aux Etats-Unis.

– Aujourd'hui, regrettez-vous de n'être pas partie pour les Etats-Unis?

– Non, parce que la France m'a donné la liberté absolue. Jamais mes éditeurs français ne m'ont fait le moindre reproche. Ils ont tous été très compréhensifs. J'ai toujours pu écrire ce que j'avais envie d'écrire, passer d'un sujet à un autre ou même d'un ton à un autre. Et j'aime la langue française. Lorsque j'avais neuf ans, ma mère m'a dit: «Si tu veux écrire, tu dois connaître une langue universelle, le français ou l'anglais.» J'ai choisi le français. Mais lorsque je suis arrivée à Bruxelles avec mon jeune mari et ma petite fille, je rêvais quand même de l'Amérique. Et sans un ami qui était à l'époque directeur de la Radio belge, je serais peut-être partie pour les Etats-Unis. Mais un jour, cet ami belge, qui avait entendu parler du Grand Prix Vérité, m'a incitée à concourir et à envoyer mon journal écrit pendant le siège de Budapest. Ensuite, tout s'est enchaîné. J'ai gagné le Prix Vérité et j'ai rencontré Claude Bellanger.

«Je voulais ne penser qu'à l'avenir»

– Quelle jeune femme étiez-vous en 1954?

– J'étais très orgueilleuse. Je connaissais mes possibilités intellectuelles. J'avais de grandes ambitions, et je voulais oublier les ruines, les camps, la misère. Je voulais oublier le passé, ne penser qu'à l'avenir.

– Cependant, l'avenir avec Claude Bellanger était pavé de difficultés...

– Oui, parce que Claude Bellanger était marié. Il avait des enfants. Et moi, à Bruxelles, j'étais également mariée et j'avais une petite fille. Avec mon mari, pour tous nos amis, nous formions un couple modèle. Et quand j'ai décidé de tout quitter, je suis devenue celle par qui le scandale arrive. J'ai cassé l'image d'un couple idéal. J'étais responsable de tout ce qui arrivait. Mais j'étais prête à accepter l'enfer. Quand Claude Bellanger m'a appelée à Bruxelles pour me dire: je ne peux pas vivre sans toi. J'ai répondu: moi non plus. J'ai compris qu'il était l'évidence pour moi, que j'étais l'évidence pour lui et

Photo J. Foley/Opale

Christine Arnothy: une vie de passions entre Budapest, Bruxelles et Genève

que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais je crois qu'au début, il ne s'est pas rendu compte des remous et des orages que nous allions provoquer. Et nous avons vécu à Paris dix années très difficiles, car il tenait à ménager ceux qu'il quittait, sa femme et ses fils. Nous étions aussi entourés de gens qui nous haïssaient parce que nous vivions un amour merveilleux, parce que nous étions insupportablement heureux ensemble. Alors, nous devions supporter. Et pour moi, à l'époque, c'était grave, car j'étais apatride, je pouvais être pénalement condamnée pour adultère et ne jamais obtenir la nationalité française. Claude Bellanger voulait que je sois Française en me mariant avec lui et par son amour. Je ne pouvais rien dire. J'étais le fantasme d'un homme qui pensait sincèrement qu'on ne peut pas réussir à la fois sa vie professionnelle et sa vie privée. Il admettait qu'il devait être malheureux dans sa vie privée. Et moi j'acceptais. J'acceptais tout. Nous avons eu deux enfants. Mais au bout de huit ans, j'ai voulu partir et je lui ai demandé de changer d'avocat. Il a accepté. Son nouvel avocat a obtenu ce que nous souhaitions et, enfin, en 1964, nous avons pu nous marier.

– Est-ce que l'écriture vous a aidée pendant ces dix ans?
– Oui, elle a été mon oxygène, et Claude Bellanger l'a toujours compris.

– Vous avez écrit dans votre livre que vous êtes dotée d'une sale nature et que vous n'avez jamais accepté de tendre l'autre joue. Est-ce vrai?
– Oui, je sais me défendre et je peux même être assez sauvage. Je ne suis vraiment pas une bonne chrétienne.

– Avez-vous toujours eu confiance en vous?
– Une infinie confiance. D'un livre à l'autre, d'un pays à l'autre, je vis comme sur une espèce de tapis volant. Et ma force, c'est que j'ai l'habitude des obstacles, parce que je n'ai jamais rien eu facilement. Pour moi, tout a toujours été difficile. Même quand j'écris, c'est difficile.

«J'ai appris à aimer Genève»

– Pourquoi, en 1978, après le décès de Claude Bellanger, avez-vous choisi de venir vivre en Suisse?
– Parce que nous y venions régulièrement. Nous avions un chalet en Valais, et lorsque mon mari est décédé, la douleur a été pour moi insupportable. J'ai compris que j'allais devoir apprendre la solitude. Alors je suis venue dans notre chalet et je suis restée complètement seule pendant neuf jours. J'ai appris la solitude comme on apprend une langue étrangère. Puis j'ai décidé de rester en Suisse, où j'avais une merveilleuse amie qui m'a beaucoup aidée. C'est grâce à mes amies suisses que j'ai pu sortir de mon deuil. En France, j'ai connu l'amour. En Suisse, j'ai connu l'amitié. Lorsque je suis venue habiter à Genève, je me suis familiarisée avec la ville, j'ai appris à l'aimer. Mon fils François y est installé. Il est avocat. C'est une ville étrangement aimable dans laquelle j'adore me promener. Je m'y sens bien.

– Qu'avez-vous ressenti en écrivant *Embrasser la Vie* et en évoquant vos souvenirs?
– J'ai vécu des moments horribles. Je suis libérée du deuil, mais pas de l'extrême présence que représentait Claude Bellanger. Je voulais faire le portrait de l'homme merveilleux qu'il a été, grand résistant, grand journaliste, mais peu connu en vérité. Je voulais faire ce portrait pour mon fils François et pour mon petit-fils Antoine. Et je ne voulais pas qu'on vole ma vie et qu'on écrive n'importe quoi sur moi.

– Bien que vous ayez fui la terreur communiste, vous êtes restée une femme de gauche...
– Oui, je suis restée comme ça. Je cherche toujours la justice. Entre la terreur et la justice sociale, il y a un monde. Je cherche ce monde.

– A la fin de votre livre, vous avez écrit que vous deviez apprendre à flâner. Avez-vous appris, savez-vous flâner?
– Non. J'ai l'impression d'avoir toujours aussi peu de temps devant moi. Je suis toujours pressée, toujours très occupée. J'attend avec impatience que mon petit-fils marche. J'ai commencé à écrire un livre pour lui, que j'ai intitulé *Le petit garçon sorti de l'écran.* J'ai beaucoup d'autres projets de livres, de romans. Mais je crois qu'on ne fait jamais vraiment ce qu'on veut.

Interview: Jacques Bofford

Embrasser la Vie, Christine Arnothy, Editions Fayard.